

pleuré en quittant le Roc-Martin et les petits garçons du fermier aussi. Encore, si mon pauvre Criquet avait été près de moi...

L'affection de Criquet était restée vivante dans son esprit.

— On m'a fait monter de nouveau en chemin de fer pour un grand voyage, et je me suis trouvé tout à coup dans une ville où il y avait beaucoup de navires... Sais-tu ce que c'est, toi, Bertine, que les bateaux et que la mer?...

— Non... Je n'ai vu ça que sur des images.

— Moi, je suis plus savant que toi puisque j'ai voyagé, dit Charlot fièrement. J'ai retenu le nom de la ville. C'est Dunkerque. On me conduisit chez un pêcheur de Rosendaël, nommé Michel Zegger, qui tout de suite me mit dans son bateau et m'emmena avec lui, à la pêche. Il n'était pas méchant, ce Zegger, mais il était dur, trop dur. Il me nourrissait bien et sa femme me donnait toujours des habits très chauds; le froid, le vent et la tempête ne faisaient rien à Zegger. Il avait la peau comme du cuir; mais il croyait que moi j'étais comme lui... J'ai tant souffert de cette vie-là que j'ai cru que j'allais mourir. Il a bien fallu, un jour, me laisser à la maison et faire venir un médecin. On me croyait endormi, mais j'écoutais. J'entendis le médecin, qui avait tapé dans mon dos, dire à Zegger en haussant les épaules: " Dans trois jours, il sera mort! " Zegger a eu grand-peur. Tu n'as jamais été malade, toi, ma Bertine?

Elle l'écoutait si gentiment, les yeux un peu mouillés, il sentait si bien en elle une tendresse naissante que son cœur d'enfant s'élançait vers cet autre cœur d'enfant et que déjà il l'appelait *ma Bertine*.

— Non, dit-elle, jamais.

— Je suis resté deux mois dans mon lit et quand je me suis relevé et que je me suis vu dans un miroir, je me suis mis à rire. Je ne me reconnais pas. Pendant trois mois, je n'ai pas pu reprendre la mer. Je me promenais tous les jours, au soleil, dans les sables des dunes... Je m'asseyais dans les herbes piquantes. Je m'endormais. J'étais... Un jour, en me réveillant, j'aperçus un vieillard qui me regardait, appuyé sur sa canne. Il était bien vêtu et il avait une figure fine extrêmement douce, avec des cheveux tout blancs... son collier de barbe aussi était tout blanc... C'était un ancien marin, bien sûr... Il me dit: Que fais-tu là, mon enfant? — Vous le voyez, monsieur, je me repose. Et lui: " Je ne te connais pas. Comment t'appelles-tu? " Charlot, que je réponds. Je suis placé par l'Assistance chez le pêcheur Michel Zegger, de Rosendaël.

Et il m'interrogea encore.

A la fin, il me caressa la joue en disant: " Pauvre petit! Demain, j'irai trouver le directeur de l'agence. Je te reprendrai à Zegger, car cette vie que tu mènes est trop rude. Consentirais-tu à venir chez moi? Je suis riche. C'est moi qui ai créé ce village de Rosendaël. Il m'appartient tout entier... Réponds-moi. — Oh! oui, monsieur, que je lui dis, je vous suivrai de tout mon cœur, et je ferai mon possible pour que vous soyez content de moi. Il me caressa encore les joues et partit. Bien qu'il me parût très, très âgé, il marchait pourtant d'un bon pas. Par derrière, on ne lui aurait pas donné plus de cinquante ans. En rentrant chez le pêcheur, je racontai à la mère Zegger l'entretien que je venais d'avoir. Elle me fit faire le portrait du vieillard pour le reconnaître. Mais quand je lui eus dit qu'il possédait tout le village de Rosendaël, elle s'écria: " Bien sûr, c'est monsieur Gaspard Malo, le brave homme! Tu es changeant, mon Charlot. S'il s'intéresse à toi, te voilà sauvé... "

— Et le vieillard t'aura oublié, dit Bertine, incrédule.

— Non, tu vas voir. Nous attendons deux jours. Personne. Le troisième jour, rien non plus. Alors, sur les dunes, je me mis à pleurer. Le soir, je trouvais Zegger et sa femme très tristes. J'étais habitué à leur visage et jamais je ne les avais vus comme ça. Ils me regardaient presque avec bonté. On me fit asseoir pour le dîner et la mère me bourra de soupe aux poissons, une bonne soupe fumante dont elle savait que j'étais très gourmand. Mais j'avais le cœur gros. Je ne pouvais pas manger. Alors, la mère dit: " Mon pauvre petit, nous savons pourquoi M. Gaspard Malo n'est pas venu comme il te l'avait promis. " Je crus à une bonne nouvelle et je me mis à sourire. J'étais déjà consolé, mais ce ne fut pas pour longtemps. La mère ajoutait, tout en balayant la chambre, car déjà la soupe était mangée: " Il est mort dans la nuit d'avant-hier! "

— Mort! fit Bertine.

— Oui, c'est comme ça. Il n'avait pas eu le temps de s'occuper de moi et comme personne ne connaissait ses intentions charitables, je restai encore longtemps chez Zegger. Seulement, comme je n'étais bon à rien, il m'envoyait à l'école. Je sais déjà lire, écrire, compter, et toi, ma Bertine?

— Moi, pas beaucoup, Charlot.

— Enfin, l'agence me reprit sur la demande de Zegger et l'on me remit, faute de pouvoir trouver d'autre place, entre les mains d'un nourricier nommé Poncelet à la Gorgue, qui menait tous les enfants de l'hospice, car j'en trouvais une dizaine qui étaient à sa charge. Il se faisait des bénéfices en les envoyant un peu partout dans les fabriques et dans les usines. Trois jours après mon arrivée, il me dit qu'il venait de passer contrat, à mon sujet, avec un chauxfournier nommé Marie-Claude.

Je ne gagnais pas grand'chose chez Marie-Claude, mais en revanche je peinais fort. Je regrettais Zegger qui, lui, du moins, s'il me gourmandait parfois, ne me brutalisait jamais. Je fus bientôt plus malade qu'à Rosendaël. Et alors, comme je ne remplissais pas mon engagement avec Marie-Claude, Marie-Claude me battait comme plâtre; et à la maison le père Poncelet me mettait à la porte pour m'obliger à passer la nuit dehors, — tout cela parce que je n'étais pas très robuste et que je ne rapportais pas assez d'argent à son industrie.

— Pauvre Charlot!

— J'étais bien, bien malheureux, je t'assure. Et toujours malade! Une fois, des messieurs vinrent un dimanche chez Poncelet et l'interrogèrent. Je me trouvais là. J'entendis. On lui demanda quels étaient les patrons chez lesquels il plaçait les enfants. Il les nomma tous, sauf Marie-Claude. Comme il y avait beaucoup de fours à chaux dans les environs de la Gorgue, un des messieurs demanda: " Je suppose, père Poncelet, que vous ne placez aucun pupille, — je me rappelle très bien, il a dit: pupille, — chez les chauxfourniers? — Oh! non, monsieur! ", a répondu le père Poncelet. Et comme je faisais un mouvement pour lui faire comprendre qu'il se trompait, il m'a serré le bras avec une telle force que j'ai cru, tant ça m'a fait mal, que j'allais mourir!...

— Il y a du monde bien méchant, fit Bertine.

— Alors, continua Charlot, les messieurs partirent, je ne les revis jamais. Trois mois plus tard, ils m'auraient trouvé dans mon lit presque à l'agonie. C'est dur, vois-tu, le travail dans les fours à chaux... dur pour la poitrine surtout. Si tu savais toutes les mauvaises odeurs qui s'échappent des fours. On dirait d'abord que ça vous grise. La tête tourne. On ne peut plus respirer. Le cœur manque. Parfois, ça me rappelait le jour où avec Criquet, mon pauvre Criquet, j'ai ouvert la porte de la chambre dans laquelle mourait madame Juliette à côté de la petite Bertine. Oui, souvent c'était la même odeur. On appelle ça du gaz carbonique. Une fois, j'en avais tant respiré que je suis tombé sans connaissance et qu'on m'a emporté. Je croyais qu'on allait m'emmener à l'hôpital, à Valenciennes ou à Arras, mais Poncelet craignait sans doute des reproches. Il me garda chez lui. Il disait, quand il y avait du monde pour entendre, qu'il m'aimait beaucoup, qu'il me considérait comme son fils. Quand il était seul avec moi et qu'il me croyait endormi, il s'approchait de mon lit et je l'entendais qui disait: " Crève avorton! mais tu ne crèveras donc pas!... Je vais donc te nourrir à rien faire! Crève donc! "

— Vrai! tu en as enduré! Nous pouvons nous donner la main.

— Et, continua Charlot, un matin d'hiver qu'il neigeait, il partit en laissant ouvertes la porte et la fenêtre de ma chambre. Le vent poussait la neige en tourbillons jusque sur mon lit. Je criais au secours; mais la maison était en dehors de la Gorgue et, par ce temps affreux, personne ne passait sur la route. Et moi j'étais trop faible pour me lever. Poncelet rentra une heure après. Il était gris. Il vint à moi et, me voyant les yeux ouverts: " T'es pas crevé? Nom d'un chien, t'as la peau vissée au dos. " Ce jour-là, je compris pourquoi il se faisait si tendre pour moi, devant les étrangers. Le médecin me trouva très mal et il dit au vieux: " Père Poncelet, vous avez eu tort de l'envoyer aux fours à chaux et Marie-Claude a eu tort de le recevoir. La loi est formelle. Les fours à chaux sont des établissements insalubres. Le travail des enfants y est interdit... Je vais porter plainte... " C'est lui qui m'a sauvé, je peux le dire. Il est revenu tous les jours me voir, sans manquer une fois. Et il fournissait les médicaments. Et il ne faisait pas payer ses visites. En sortant de la Gorgue, j'ai été placé à Saint-Remy, dans la fabrique Laverjol. Je ne suis pas encore solide, mais ça va mieux et je suis bien content d'être ici, Bertine, car je ne suis pas pourquoi, mais il me semble que nous allons être amis et que je t'aime déjà...

A ce moment, une heure sonna; la cloche des ateliers rappelait les ouvriers au travail. Les hommes, les femmes, les enfants rentraient en foule.

Bertine et Charlot se levèrent et traversèrent la cour inondée de soleil.

Charlot disait en marchant tout près de la petite fille:

— Voilà, j'ai fini... Ce n'est pas gai tout de même une vie comme ça... De l'un à l'autre... toujours des figures nouvelles...

— Moi, fit Bertine, je te raconterai tout ce que je sais, mais nous n'avons plus le temps de causer. Ce sera pour ce soir, si tu veux m'accompagner jusqu'à Saint-Remy, ou pour demain, après le déjeuner, comme tu voudras.

— Demain, dit-il, là-bas, à la même place. Sais-tu, Bertine? un jour à Paris, rue de la Parcheminerie, madame Juliette m'a embrassé gentiment... et j'ai senti quelque chose qui me caressait le cœur... Depuis ce temps-là, jamais, tu m'entends bien, Bertine? jamais personne ne m'a embrassé... Veux-tu que je t'embrasse, toi, ma Bertine?

— Oh! de grand cœur!...

Elle pencha sa jolie tête souriante.

Il l'embrassa sur la joue, doucement. Et lui rendit son baiser. Il